

La très troublante double vie de l'oncle Vania

THÉÂTRE En réunissant deux pièces d'Anton Tchekhov, Clément Poirée imagine une construction des personnages en direct. L'illusion est parfaite.

Monter ensemble deux aventures humaines en une seule épopée, tel est le pari risqué mais gagnant de Clément Poirée qui, avec *Vania/Vania*, met en scène deux pièces écrites par Anton Tchekhov à presque dix ans d'écart. *Oncle Vania*, datant de 1897, est une des œuvres les plus connues de l'auteur et a depuis longtemps éclipsé *le Génie des bois* qui, selon les traductions, a aussi été intitulé *l'Homme des bois*, voire *le Sauvage*. Dans cette première version, Vania (Thibault Lacroix) se suicide au final, alors que, dans la seconde, il se rate. Dans la première, le docteur (Matthieu Marie) est le personnage central, alors qu'il est un peu secondaire dans la deuxième. De nombreux autres passages sont semblables entre les deux textes. Et la propriété ne sera pas vendue.

UN MONDE APPELÉ AU VERTIGE

Restait la question essentielle : comment donner vie à cet ensemble divergent, tout en conservant l'esprit de départ, dont les racines se dessinent au plus profond de la Russie d'avant le grand chamboulement de 1917, dans un monde perdu entre ses doutes et ses espérances de vies meilleures ? L'idée de Clément Poirée, secondé dans l'adaptation par les comédiens Moustafa Benaïbout et Louise Coldefy, a été d'ajouter deux personnages, deux auteurs d'aujourd'hui – mais l'époque importe peu – qui écrivent *Vania/Vania* – sous-titré, et c'est une fameuse piste, *ou le démon de la destruction*. Ainsi, la cohérence de l'ensemble est assurée, et l'on ne se perd pas dans le récit, avec des

personnages qui, dans les deux cas, occupent les mêmes emplois. Signalons encore la prestation de John Arnold, Elsa Guedj, Emmanuelle Ramu et Tadié Tuéné, qui, comme leurs collègues déjà mentionnés, sont parfaits. On pourra certes trouver que les deux heures trente sont un peu longues, mais le tempo est juste et, notamment à la fin, la presque lenteur recherchée donne un réalisme absolu à la nature « russe » ou « slave », comme l'on voudra, de chacun. De toute façon, l'heure n'est plus alors aux feux d'artifice des passions mais plutôt à l'existence future qui promet de s'écouler comme un maigre ruisseau silencieux dans la plaine.

La cohérence de l'ensemble est assurée, et l'on ne se perd pas dans le récit.

Clément Poirée, qui avoue avoir « toujours été passionné » par ces deux pièces de l'auteur de *la Mouette*

et de *la Cerisaie*, pour n'en citer que deux parmi les 600 textes qu'il a laissés, a su conserver le parfum subtil de *Vania* et de son temps, dans un monde appelé au vertige. Bonne idée encore que le décor, celui d'une maison de campagne, d'une datcha, dans laquelle les deux auteurs ont cinq jours pour écrire cette histoire. Une datcha « historique » contenant deux bureaux qui auraient pu être ceux de Tchekhov. Et cela ne manque pas de (bon) sens, car ces deux auteurs deviennent parfois des rôles à part entière, mais ils dialoguent également avec les personnages dont ils écrivent l'histoire. Ce dédoublement est fréquent, magique, envoûtant. ■

GÉRALD ROSSI

Vania/Vania ou le démon de la destruction, de Clément Poirée, jusqu'au 23 octobre au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12^e. Rens. : 0143 28 36 36. Les 1^{er} et 2 décembre, à Sartrouville.



Le docteur (Matthieu Marie) est le personnage central de la première version, alors qu'il est secondaire dans la deuxième. FANCHON BILBILLE